

"La médecine fait mourir plus longtemps"

Plutarque

"Il faut vouloir vivre et savoir mourir"

Napoléon Bonaparte

"Vivre me déroute plus que mourir"

Jean Cocteau

"Vivre est une chanson dont mourir est le refrain"

Victor Hugo

"Mourir, c'est un problème de vivant"

Rufus - 13ème apôtre

larmes noires

édition 2023 – textes de 2012

shots

Ciao Bella.....	5
Un cheveu dans la soupe.....	7
Rejoindre les crustacés.....	9
Scary fixation.....	12
L'envol des poissons.....	15
Insectomicide.....	19
Mortelle discussion.....	23
La mort aux troussees, by Animatrix.....	28
Oedipe.....	31
Carnis carus est.....	35
incomplet 1.....	38
Des vacances ?.....	39
Entre aides.....	42
Cactus royal.....	45
Défaillance insouciante.....	50
incomplet 2.....	54
incomplet 3.....	59
Petit-déjeuner au lit.....	60
incomplet 4.....	64
incomplet 5.....	65

Ciao Bella

Il paraît qu'ingurgiter un bol de pépin de pommes vous donne quatre vingt dix neuf pour cent de chance de mourir. J'espère quelques secondes. A l'instant je me dis plutôt que ça doit être aussi désagréable à vomir qu'à manger. Mon estomac a déjà entamé la digestion et j'ai quelques étourdissements. Je commence à suer et mes yeux me font mal.

- Plus qu'une cuiller, dit une voix lointaine.

J'avale sans mâcher. Les petites graines m'entaillent doucement le gosier avant d'atterrir dans mon estomac à la manière d'un sablier. Dans une heure, peut-être moins, je ne serai plus de ce monde.

- Et voilà. C'est naturel, et biologique en l'occurrence. Du premier choix en matière de décès.

En quelques minutes je suis en nage, haletant sur mon lit, les yeux remontés derrière les paupières. J'aurais parié sur la mort douce avec un tel moyen, mais je me rends compte un peu tard que mon agonie ne sera pas un dessin animé. Je suis déjà tellement affaibli que je n'ai pas la force de me faire vomir. Mes mains moites tiennent encore le bol et la cuiller, si fermement que deux minutes de maintien de l'ordre de mon organisme sont nécessaires pour les laisser rouler sur le drap.

Le cyanure. C'est ce que contiennent ces petites merveilles de la vie. Dévorez le trognon d'une pomme et vous ne risquez rien, mais avalez son équivalent volumique en pépins et vous gagnez un aller simple pour le Temple du Peuple.

Pour commencer votre tête semble imploser, comme si madame migraine souhaitait que vous ne l'oubliez pas dans l'au-delà. C'est plus désagréable au fur et à mesure que les nerfs se crispent sous l'effet de l'afflux d'oxygène. Puis vous suffoquez, vous transpirez, et des convulsions plus ou moins violentes peuvent subvenir.

Mais je n'en suis pas encore à là. J'ai tellement de mal à respirer, j'aurai du enlever ce soutien-gorge que mon précédent petit copain aurait probablement apprécié. Si je l'avais convaincu de rester avec moi ce soir on aurait pu faire une dédicace à Eva Braun sur ma tombe, mais ce n'est pas le sujet. Là, mon corset bleu et mon teint blafard me donnent des airs de Blanche Neige, même si de nature je suis plutôt la Belle au Bois dormant.

Lorsque mes poumons affolés seront incapables de me garder en vie, ce qui ne devrait plus tarder, je sombrerai dans le coma avant de m'éteindre, et c'est pas plus mal comme ça.

Il fait cinquante degré et mes yeux se ferment. J'entends encore longtemps les pulsations de mon coeur qui, dans un dernier élan de vie, me joue le plus impromptu concert localisé.

Un cheveu dans la soupe

Un souvenir lointain me revient. Il est si flou que je ne situe pas vraiment l'action. Cela se passe dans l'antichambre d'un cabinet de restauration, et le cuisinier prépare le plat du jour. Tel un batteur de groupe de rock, il parcourt avec ses cuillers le panel de récipients chauffant sur le gaz. Une énorme marmite d'eau surplombe les casseroles à sauce, les poêles à frire et autres ustensiles cuisent ensemble sur la plaque. Sur le plan de travail de droite, une demi douzaine de homards attendent patiemment dans leur bassine d'eau salée.

Et moi qui, en les regardant, me questionnais sur le pourquoi et le comment des avantages culinaires d'un bouillage à vif. Serait-ce de la compassion que je ressens à l'égard de ses pauvres bestioles dont j'avait pu apprécier l'excellent parfum ? Peut-être n'est-ce que l'illusion d'une reconnaissance de similitudes entre nos deux histoire. Que se sont-ils demandés lorsque le chef à la toque les a saisi, puis plongé dans le jacuzzi ?

Personnellement je regarde la piscine au dessus de laquelle je suis pendu. Les vapeurs qui s'en dégagent sont si chaudes qu'elles on du mal à se condenser sur ma peau nue. Je me sens comme un crustacé qu'on va déguster à la vinaigrette. J'ai les quatre pinces attachés au dessus de la tête, les yeux exorbités de terreur, et mon unique antenne qui se balance en dessous risque de servir de thermomètre pour le bain.

Heureusement ils ont eut la bonne idée de faire chauffer l'eau avant que je sois dedans ; ça aurait pu être plus douloureux. Bientôt ils

tourneront la manivelle du treuil et me feront descendre à leur rythme. Tous attendent l'invective du juge, et je sens leurs yeux rivés sur mon corps ridiculement plié à l'envers. Ils m'ont vu me débattre lorsqu'ils se mettaient à quatre pour m'attacher des menottes derrière le dos, entre mes mains et mes pieds. Ils ont rit de me voir m'agiter au bout de la corde avant qu'ils me hissent au dessus de leur marmite géante, et enfin ils ont salivé en attendant que les bulles de l'eau soit aussi grosses que des ballons de foot.

Coup de marteau. Le bourreau tire sur le levier, et je tombe droit en direction de la marmite. Ma voix étouffée par les vapeurs voudrait crier, convaincre des oreilles que ma vie vaut la peine d'être sauvée, mais rien ne sort. A peine le temps de sentir l'air se réchauffer en dessous de moi que je transperce les bulles en une gerbe d'eau bouillante.

Ma respiration est bloquée, pas de souci de ce côté là, mais la température de la soupe me file rapidement des plaques. Les brûlures sont atroces, partout sur le visage et le torse, pendant que j'agite vainement mes bras et jambes entravés. Ceux ci sont rapidement fatigués, au bout de quelques secondes je ne les sens plus et je coule. Avant de perdre conscience j'ai juste le temps de sentir le fond de la casserole, entre les flammes et moi. Brulant...

Rejoindre les crustacés

Les types me regardent d'un mauvais oeil, ils discutent entre eux à l'autre bout du hangar pendant que je reprends conscience. Mon torse et mes bras sont liés à la chaise que j'occupe par de solides cordages qui me grattent la chemise. Mais ce n'est pas le pire. Mes jambes, également menottées, baignent dans une bassine bleue dont la consistance du contenu attire mon attention.

Les trois hommes se sont approchés. Ils arborent tous une moustache fine et un Borsalino taupe par dessus leurs manteaux. L'un deux, celui au centre, prend la parole en premier.

- Ne remues pas trop les orteils mon pote, tu vas renverser du ciment sur le sol et je vais devoir nettoyer.

La situation commence à m'effrayer sérieusement, et sans prêter une seconde à ce qu'il me raconte, je me mets à crier.

- Qu'est-ce que je fous là ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

L'homme à moustache me fixe avec un sourire que je sens légèrement dérangé. Il tient dans sa main droite un tuyau métallique avec lequel il frappe la paume de son autre main. Après une inspiration, il répond à ma question.

- Rien du tout monsieur Selmer, vous ne nous avez rien fait. Je vous en prie il est inutile de vous culpabiliser pour cela.

- Quoi ? Ce n'est pas ainsi que je m'app...

- Monsieur Selmer ou qui que vous soyez, me coupe sèchement ce qui m'apparait maintenant comme un gangster de la mafia, avec

l'accent italien en moins. Sachez que vous n'êtes pas là pour correspondre à une identité ou à un nom. Vous êtes là pour vous poser une question monsieur Selmer.

Il me raconte des conneries, je le sais. Ils ont l'intention de me liquider sur une erreur de personne ou je ne sais quoi. Toujours est il que j'ai les pieds dans le ciment encore frais et que je peux remuer pour tenter de renverser ma chaise. Je m'agite donc en tirant frénétiquement sur les cordages. Le mafieux me regarde toujours, mais il a arrêté de se frapper la main. Il reprend.

- A quoi aimeriez-vous penser avant de mourir ?

La dessus il brandit son arme et me la tord violemment contre la tempe.

Lorsque je reprends à nouveau conscience, nous survolons l'océan à bord d'un hélicoptère. Ils n'ont pas jugé utile de me mettre un casque, et c'est à l'oreille nue que je subit le ronflement du moteur qui me saigne le cerveau. C'est à peine si j'entends la discussion des pilotes, tandis que l'homme à moustache me regarde sans rien dire.

- Condor à Fennec, on arrive dans la zone, annonce celui de droite, ce à quoi l'autre s'empresse d'ajouter.

- On peut lâcher le colis.

L'homme à moustache se lève du banc et vient défaire les liens qui me relie toujours à la chaise. Puis il ouvre la porte latérale de l'engin et me laisse admirer l'océan, juste assez de temps pour me permettre de réaliser dans quelle situation je me trouve. Je ne saisis pas immédiatement, peut-être ont-ils tapé un poil trop fort tout-à-l'heure.

C'est en essayant de me lever que me reviennent à l'esprit les détails de notre première rencontre. Entravé par le moellon, je m'affale

lamentablement au milieu du couloir, et voilà le mafieux qui vient me relever et me trainer jusqu'à la porte. Face à l'abîme liquide que je surplombe d'une bonne cinquantaine de mètres, je m'imagine dans moins d'une minute à gratter le fond de l'eau au milieu des crevettes. Non, pas ça! Je ne sais même pas nager en plus.

L'homme pousse du pied le carré de béton dans lequel ils m'ont coulé. Il a un peu de mal à cause du poids, cependant je suis incapable de sauter pour revenir en arrière. Lorsqu'enfin je ne sens plus le sol sous mes pieds, tout se déroule extrêmement rapidement.

Ma tête heurte le sol de l'hélicoptère et je tournoie un moment dans les airs, complètement sonné. Puis je frappe à l'horizontale la surface de l'eau qui, à cette vitesse, tient plus de la texture de bitume qu'autre chose.

Assommé, je ne prends même pas le temps de souffrir des suffocations occasionnées par la noyade et me pose doucement deux mille mètres plus bas.

Scary fixation

Ma main abandonne la lame qui tombe sur le tapis de bain. Il s'agit d'un scalpel tout neuf. Bob me l'a rapporté ce matin de son travail, et je commence à regretter de lui avoir demandé un tel service. En même temps, je me voyais mal en finir avec un vulgaire ouvre-lettre.

Mes poignets me piquent violemment au contact de l'eau savonneuse, qui commence doucement à changer de teinte. A chaque pulsation de mon coeur, les volutes pourpres se propagent puis se diluent. Et à la surface du bain, de petites vagues à bulles viennent me repeindre le torse en me collant les poils.

Ca y est. Je me suis lancé, et à présent, il m'est impossible de revenir en arrière. Tout va s'arrêter ici, et c'est tellement mieux ainsi. Je n'aurai plus rien à regretter, à pleurer ou à envier. Une existence bonne pour la déchèterie, une vie gâchée que je préfère achever maintenant, par peur de ne pas pouvoir reprendre en main.

Tandis que mes globules fuient peu à peu mes poignets, me reviennent à l'esprit l'histoire d'un organisme dont je n'ai jamais interrogé les fondements. Une enfance triste et solitaire. Des journées interminables, et l'attente naïve d'un futur idyllique. Des brimades, des engueulades. Des attentes et des désirs. Si peu de bons souvenirs.

Je me vide de mon hémoglobine, lentement. Bientôt, le bain aura gagné les quatre ou cinq litres du fluide qui m'a maintenu en vie jusqu'à aujourd'hui. Je me demande si le niveau aura grimpé, ou si la loi d'Archimède aura soustrait ce volume à mon anatomie, le

gardant stable et à la même hauteur. Je pose donc un doigt tremblant sur la surface, et scrute en attendant que celle-ci grimpe ou baisse.

Mais je me sens déjà affaibli, et mes yeux mi-clos se révulsent. Dans un soupire, je sens ma conscience s'évaporer en même temps que l'eau brûlante. Pourtant, je veux savoir ; même s'il change ne serait-ce que d'un millimètre. Je m'accroche donc encore.

Me vient alors une deuxième question. Au bout de combien de litres perdus perdrai-je conscience ?

Je ne me sens plus, j'en ai plus rien à faire de ces questions qui m'amusaient quelques secondes auparavant. A cet instant, je suis si inconfortablement installé que je me laisse glisser au fond de la baignoire, en reposant le doigt dans l'eau, ce qui fausse complètement le calcul. Tant pis, je saurai la prochaine fois.

Je ferme les paupières pour que le fer ne me pique pas les yeux, et je retiens ma respiration lorsque je m'immerge totalement. Mon coeur palpite frénétiquement, complètement déboussolé. Depuis deux minutes, il pompe au moins autant de sang que de Chanel, et je sens les nécroses se diffuser dans mon corps qui n'est pas habitué à un tel carburant.

J'ai l'impression d'avoir snifé de la coke, où bu un tonneau de whisky, tellement ma tête tourne. C'est un autre effet de l'hypovolémie, à savoir le déficit de sang entraînant la diminution de la pression artérielle.

Je revis les même instants que Néron ou Marc-Antoine, à leur époque. Ma vie s'échappe lentement par mes mains que je ne peux plus bouger. J'ai l'impression qu'elles ont gonflé. Anesthésiées, elles flottent entre deux eaux, mais je ne pourrais les discerner au travers du liquide devenu opaque.

Je n'en peux plus, je pensais m'évanouir avant d'avoir besoin d'oxygène, mais ce n'est pas le cas. Instant de futile panique lorsque mes membres ne m'aident pas à me remonter. Au fond, qu'est-ce que je risque ? Mourir avec de l'eau dans les poumons plutôt que dans les veines. Après tout, pourquoi pas.

L'envol des poissons

Complaisance jubilatoire. Le pied grattant le plancher à travers la pédale d'accélérateur, je maintiens fermement le volant dépourvu de direction assistée. Le 4x4 file tout droit sur cette route de campagne que je connais par coeur. Au compteur, l'aiguille braquée à fond pointe derrière le dernier nombre du cadran : deux cent vingt kilomètres à l'heure. Il n'y a rien de plus grisant que les jours de ma vie, celui-ci en particulier.

J'ai écopé d'une prime de quinze pour-cents pour vente exceptionnelle, avec promotion assurée à la fin du mois. Pour cela, mon boss m'a offert mon après-midi, qui s'annonce plus qu'ensoleillée, ainsi que deux billets pour le concert de la star actuelle de la pop, Ed Lomie. Je cours donc kidnapper ma femme qui ne m'attend que pour dix-huit heures, et l'emporter au loin pour une après-midi en tête-à-tête avant une soirée qui promet.

Les berges du lac défilent sur ma droite, tandis que je ferme les yeux un instant, profitant des basses montées à fond et crachant un Deep Purple endiablé. Je n'ai pas oublié le virage à gauche, ni la haie de noisetiers faisant office de barrière de sécurité. Je braque donc doucement, en secouant la tête.

Le cri d'un klaxon me tire subitement de ma rêverie. Celui-ci est rauque, on dirait un ténor, tonitruant et grave. J'ouvre les yeux, prêt à appuyer sur la pédale, ou à tourner le volant.

Je suis en train de mordre le bord gauche de la route, et à peine quelques mètres en face de moi, je vois débarquer un poids lourd de taille. Le conducteur de la citerne me harcèle d'appels de phares, et

houspille un second coup à l'aide de son clairon. Hélas il est déjà tout près.

Dans un réflex mémoriel idiot, j'appuie sur la pédale, puis tourne violemment le volant pour me repositionner sur ma voie. Mes roues arrières perdent directement leur adhérence en soulevant une gerbe de poussière, avant d'entamer une course avec mes roues avant. Je retraverse le bitume en perpendiculaire, mais la distance qui me sépare du camion ne me laisse pas le loisir de rejoindre ma part de route à temps. Je m'étonne même d'être encore stable sur mes deux essieux, vu la vitesse à laquelle j'étais quelques secondes auparavant.

Durant un millième de seconde, me voilà à compter les moustiques écrasés sur la carlingue du poids lourd, avant de m'aplatir à mon tour au niveau du phare gauche.

A allures équivalentes, l'autre conducteur n'aurait probablement pas senti la teneur de l'impact, mais dans le cas présent, c'est différent. Pour moi, la rencontre est fracassante.

Je perçois la tôle pliée, le verre brisée et la ceinture tendue, avant de continuer ma route à cent à l'heure. Je grimpe le petit terre plein de l'autre côté de la route, et me voilà en train de survoler la surface du lac.

Lorsque je percute l'eau, dix mètres plus loin, l'airbag a déjà explosé en une gerbe de fumée, puis s'est ratatiné comme une capote usagée. Mon front heurte donc le volant, et je répons, certes un peu tardivement, au coup de klaxon de mon compère en poids lourd.

Lorsque je reprends conscience, les vitres brisées ont laissé l'eau s'infiltrer, et le véhicule retourné est déjà à quelques quinze mètres de profondeur, posé contre la vase. La pression m'assiege les

tympan et, affolé, je bas frénétiquement des bras et des jambes pour essayer de me sortir de là.

Puis je réalise que je n'ai pas vraiment inspiré avant de m'évanouir en m'ouvrant le crâne contre le logo de la marque, et que cela fait sûrement une ou deux minutes que je suis là dessous. Mes poumons me brûlent atrocement, et pour palier à ça, j'agite encore bêtement les membres, usant le peu d'oxygène qu'il me reste.

Un instant de réflexion plus tard et je déclipse ma ceinture. Perdu dans le vert sombre du limon, je tâtonne pour ouvrir la portière. Mais celle-ci est trop esquinée par l'impact du camion, et elle refuse de s'ouvrir. Je passe donc les mains devant moi pour constater à nouveau l'absence du pare-brise, ce qui me vaut des coupures qui me cloisonnent deux secondes de plus, le temps de fustiger contre le destin. Putain de connerie.

A bout de souffle, je pousse des mes deux jambes sur le siège pour m'éjecter. Ma teneur en oxygène diminuée me dirige malgré tout vers la surface, cependant le capot du véhicule me bloque, et je dois me hisser à côté pour enfin apercevoir les rayons du soleil scintillants d'un vert émeraude.

Les yeux exorbités, la gorge en feu, je suis agité de tics incontrôlables dus à mon manque d'air. Ceux-ci me freinent dans mes mouvements aquatiques. Ma nage épileptique n'est pas très efficace, mais je vois au loin la promesse d'une bonne goulée d'oxygène qui me donne la force de me battre encore.

Je bats des pieds et des mains, et remonte lentement un mètre, puis deux. Chaque seconde sans air est une torture exponentielle pour mon cerveau, mes poumons, mon coeur et mes muscles. Je brasse dans le vent, et au fur et à mesure que je vois l'eau s'éclaircir autour de moi, je perds peu à peu de mon ardeur.

Mes mouvements se font moins agités, je suis à quelques mètres. Bientôt, chaque cellule de mon corps hurle son addiction à cette drogue que nous partageons tous, si fort que je ne peux plus réprimer.

Je lâche tout. D'un cri silencieux, j'expulse l'air empoisonné qui hante mes poumons. Celui-ci remonte alors à toute allure en bulles bien formées, et avec une facilité qui nargue mon regard flou.

Je ne peux plus bouger tellement mon anatomie réclame, et j'aspire le fluide autour de moi dans un réflexe de survie. L'eau pénètre ma bouche, mon oesophage. Elle se déverse dans mes poumons, et à ce moment là je sens la réelle souffrance de la mort, lorsque mes neurones devenus fous se disputent les derniers signaux électriques qui charcutent ma conscience.

Et merde, tout ça pour ça. Finir crevé dans un lac après une existence inachevée.

Insecticide

Derrière mon dos s'élève une voix nasillarde. Je tente de tourner la tête pour voir de qui il s'agit.

- Bonjour Monsieur. Ne vous fatiguez pas, je vais me mettre en face de vous. A partir de maintenant je requière toute votre attention, que je vous explique un peu le déroulement des événements.

Il ôte son chapeau et le fait tourner entre ses deux index, en regardant ses chaussures cirées que la poussière de l'entrepôt à rapidement taché de blanc.

- Etes-vous bien à votre aise sur votre fauteuil royal ?

La comparaison est risible. Je suis ficelé sur une chaise tubulaire en métal, de laquelle on a retiré la moitié des planches sous mes fesses.

- Je vais commencer sans prendre la peine de me présenter, je ne crois pas que ce soit bien utile. Comme vous pouvez le constater, vos bras et vos jambes sont reliées à des cordages montant jusqu'aux poulies accrochées au plafond. Mes assistants sont à l'autre bout, et vont pouvoir vous faire bouger, un peu à la manière d'une marionnette. Ce soir vous êtes Guignol, et moi le metteur en scène. Si je vous dis ça, c'est parce qu'il serait difficile pour la suite que vous soyez complètement immobile.

Le bâillon autour de ma bouche m'empêche de rétorquer, de hurler, de demander ce qu'ils ont l'intention de me faire. Je devine malgré tout qu'avec le respect qu'il m'octroie, il aura la bonté de me raconter tout ça dans les détails qui s'annoncent morbides. Il continue.

- Dans quelques instants, en fait dès que j'aurai terminé, nous allons vous emmurer entre quatre planches de verre. Puis, nous déverserons à l'intérieur de celle-ci des centaines et des centaines d'insectes. Et pas n'importe lesquels.

Vous pouvez remarquer derrière la vitre sur votre gauche notre modeste élevage. Ce sont des hyménoptères, plus connus sous les noms d'abeilles, guêpes et autres frelons.

A l'heure actuelles, ces petites bêtes se trouvent dans différents compartiments, classées par espèces, mais nous les mélangerons toutes dans votre aquarium d'ici cinq minutes.

Ceci va donc les amener à un état de stress, ce qui facilitera l'expérience. Pour être vraiment certain de les énerver, nous diffuserons un gaz dans l'habitable. Inutile de vous inquiéter cependant, celui-ci est totalement inoffensif pour l'homme.

Puis, et j'en reviens au début, mes hommes tireront sur les cordages à leur disposition, et ce pour ne pas qu'elles s'entredévorent entre elles.

Voilà, donc vous allez subir diverses piqûres sur votre anatomie. C'est pourquoi nous avons pris soin de vous dévêtir préalablement.

Il s'interrompt en ouvrant les paupières. Le regard dans le vide, il affiche un visage à la fois amusé et désolé. Il pince les lèvres et se lèche les encoignures, avant de poursuivre.

- Elles sont nombreuses. Très nombreuses. Votre corps peu à peu empoisonné va se crispier, sous l'effet des différentes nécroses. Au programme, donc : myolyse, hémolyses. Autrement dit, destruction de vos globules rouges, puis de vos muscles, tout ça grâce à l'acide de ces merveilles de la nature.

Selon le nombre de piqûres, vous mettrez au moins une heure à succomber, après quelques symptômes que je peux prévoir à l'avance : accélération du rythme cardiaque, de la tension nerveuse, de la pression artérielle. On recherche toujours plus, n'est-ce pas ? Vous allez être servi.

Il affiche un premier sourire que je sens sincère. Je n'ai pas loupé un seul mot de ce qu'il m'a raconté. Atterré, j'ai déjà l'impression de ne plus être vivant. La peur grandissante m'a complètement paralysé, et je ne cherche ni à hurler, ni à me défaire de mes liens.

- Ce que je voudrais savoir, c'est de quoi vous allez mourir. Vous avez un avis ? Arrêt cardiaque ? Asphyxie par paralysie ? Insuffisance rénale ? Peut-être allez vous vous évanouir, peut-être pas. Votre cerveau sera juge de la douleur que vous subirez.

En même temps, je ne peux pas prévoir si mes petites amies aimeront ou non votre goût, la texture de votre peau. Malgré tout, je suis convaincu que mes hommes seront assez habile pour les énerver sans les écraser contre la vitre. J'espère également qu'elles ne broncheront pas à attaquer le pauvre innocent que vous êtes.

Comme vous pouvez le deviner, je suis moi-même rempli d'appréhension et d'incertitudes. Mais j'espère que tout se passera à merveille, pour vous comme pour moi.

Bon. Je crois que j'ai tout dit, je vais pouvoir vous abandonner à votre destin. Bonne continuation. Et on se revoit là-haut. Au revoir.

Il rehausse son couvre-chef et s'en va, me laissant au milieu de la pièce. Complètement abattu, je fixe les irrégularités du sol, de mes yeux écarquillés, tout incapable de penser.

Des hommes font descendre autour de ma chaise une cage de verre aux jointures caoutchoutées, avec un toit surmonté d'un tuyau en

spirale gainé d'aluminium. Sans même jeter un oeil, je les entends relier l'autre bout aux cages à insectes, et démarrer une soufflerie infernale qui ébouriffe ma coiffure au gel.

Je me questionne. Je ne les connais pas, il n'y a probablement rien de personnel là dedans. Seulement les pulsions sadiques d'un entomologiste fou, ou d'un fan du film américain *Flying Virus* qui aurait mal tourné.

Pourquoi moi ? Quel est leur motif ? Ce n'est tout de même pas ma consommation excessive de miel, potentiel symbole de l'exploitation de ces bestioles. Peut-être m'ont-il observé au supermarché acheter de l'insecticide en prévision de l'été. Ou alors ils ont connaissance de mon titre de champion de tennis-bourdon, loyalement remporté lors d'un camp de vacances, dans ma jeunesse débile.

A quelques décennies près, l'homme au chapeau aurait sûrement bien porté le costume qu'arboraient les prisonniers outre-atlantique, si bien vulgarisés par Morris et ses Daltons, colorés comme des guêpes dans leur ruche de béton.

Les abeilles furieuses s'engouffrent par centaines dans ma petite chambre transparente, de laquelle je peux admirer les sourires gênés des apprentis tortionnaires qui commencent à m'agiter les bras.

Stupéfait de la tournure de ma journée qui s'annonçait tout à fait ordinaire, je m'attarde le moins possible sur la douleur des premières piqûres. Je préfère remarquer avec ironie que j'ai emmené mon scooter au garage la semaine précédente, ce qui m'a amené à prendre le bus, et offrir une proie de choix pour ses malfrats. Un authentique Piaggio de 1952, le GT 125, Vespa.

Mortelle discussion

Le bonhomme m'avait apostrophé de loin, agitant la main au dessus de son bras tendu. J'avais attendu qu'il arrive à mon niveau, sans un mot. Là, il s'était présenté à moi comme un émissaire du Mouvement de la Philosophie de la Mort.

Passé les premiers instants de doute, où je croyais à une mauvaise blague venue de l'esprit embué d'un Témoin de Jehovah, j'avais failli rire du ridicule de l'idée. Je lui avais demandé quel genre de bonhommes avait eu l'ambition morbide de créer une telle secte, ce à quoi il m'avait répondu que lui-même n'en savait rien.

Devant mon regard dubitatif, il s'était alors lancé dans un monologue enflammé sur le pourquoi de son engouement progressif pour la façon de penser de ses collaborateurs, et comment il en était arrivé à devenir émissaire.

Mince, moi qui tenais absolument à me retrouver seul par cette grise après-midi. J'avais judicieusement choisi de m'offrir une ballade dans le coin rural le plus paumé de la région. Malheureusement, le destin m'avait choisi, moi, pour entendre les élucubrations de ce type en trench noir et à chapeau gris. Malgré tout, je pris la chose avec le sourire, jusqu'à ce qu'il m'offense avec une promesse on ne peut plus douteuse.

- ...mais l'incertitude sera toujours présente, annonce-t-il gravement. S'il est une chose qu'on ne peut prévoir à cent pour cent, c'est bien le moment exact de notre mort. Tenez, je peux vous affirmer que vous allez mourir dans les jours à venir. Me croyez-vous ?

Nous avons commencé à marcher ensemble. A ces mots, je m'arrête soudainement et le regarde en fronçant les sourcils. Je ne sais pas si c'est son ton ultra sérieux ou ses yeux de psychopathe qui me font peur un instant, en tout cas je n'apprécie pas qu'il mise comme ça sur un sujet aussi sensible que ma propre mort. Je lui rétorque, sur la défensive :

- Tout dépend. Vous m'avez l'air plutôt suspect, comme type. Vous seriez pas tueur à gages, des fois ? Parce que s'il s'agit de me prévenir que vous allez me tuer, je vous trouve assez con. En tout cas non, je vous dis que ça a peu de chance d'arriver, je suis en bonne santé, je n'ai pas d'ennemis officiels et je ne suis pas suicidaire.

Levant les paumes face à moi, il rit discrètement en soufflant par le nez. Puis, il baisse les yeux avant de me répondre.

- Ne vous inquiétez pas, je vous disais ça juste pour mettre l'accent sur un phénomène que les gens préfèrent ne pas voir. Vous auriez beau avoir un accident grave, un cancer, ou une balle dans le foie, vous ne croiriez pas immédiatement à la temporalité de votre mort.

Après une pause agrémentée d'un sourire qui se veut amical, il soulève son feutre et passe sa main dans ses cheveux gris peignés en arrière. A demi rassuré, je le dévisage, de biais.

- Des études psychologiques ont démontré que chaque humain réagit de la même manière face à la mort. Un schéma type des différentes émotions traversées a été établi. Et justement, la première est le déni. En tant qu'être vivant, il est parfaitement logique de ne pas considérer comme viable d'entrevoir sa propre mort, vous en conviendrez.

Je hoche la tête, dubitativement. Je soupire en clignant des yeux, comme pour lui signifier tacitement qu'il commence à m'énervé avec sa théorie. Il continue cependant.

- D'ailleurs, il paraît que le cerveau humain, malgré son infinie complexité, est incapable de se figurer sa propre mort. C'est pour ça, par exemple, que les corps traversant le par-brise de leur voiture lors d'un crash semblent désarticulés : leur cerveau les a déjà déconnecté de la vie, incapable de supporter l'entrevue avec la mort. Vous avez probablement fait ce genre de rêves, où la mort vous poursuit. Et bien avez vous remarqué ce que vous faites instinctivement avant le moment fatidique ?

J'ai de plus en plus de mal à le suivre, il me fait un peu peur. D'un rictus que je souhaite sympathique, je lui signifie que non, je ne sais pas ce qui arrive au moment où je vais me prendre une balle, un coup de hache, ou l'arrivée du sol après une chute vertigineuse.

- Vous vous réveillez, tout simplement.

- Oui, effectivement, mais vous ne croyez pas que...

- Non. Je suis désolé de vous interrompre, mais nous en sommes déjà à la troisième étape. La négociation. Et je n'ai pas envie de débattre avec vous d'un sujet qui fait l'unanimité dans les milieux spécialisés.

Face à son arrogance irritante, je lui demande d'une voix courroucée quelle est la deuxième étape que nous semblons avoir sauté.

- Oh, vous l'avez parfaitement survolée, et vous y revenez à présent, d'ailleurs. Il s'agit de la colère. Une fois que vous savez pertinemment que la mort surviendra, vous vous énervez d'en être conscient, car un esprit vivant n'est pas fait pour apprécier une vie

dont il connaît la fin. C'est un peu comme un livre ou un film dont on vous aurait spoilé le dénouement final.

Regrettant d'avoir haussé le ton, lui permettant ainsi de placer son argumentaire, je me raisonne en me disant qu'il ne fait que calquer son schéma sur une simple discussion. J'attends néanmoins la suite, non sans afficher une moue signifiant que je m'avoue vaincu.

Là dessus, il m'empoigne par le col et me jette violemment à terre. Pris par surprise, je ne réagis pas immédiatement, lui laissant le temps de me passer au poignet un anneau de métal chaîné à un pan de la roche qui compose le sol. Il se retire à quelques mètres le temps de repositionner sa chemise et son chapeau, tombé sur le sol.

Attaché par terre, je lui lance un regard furieux et m'apprête à lui ordonner de me libérer, à grand renfort d'injures bien placées. Il me devance et prend la parole, d'un ton tout nouveau, puissant et sévère. Son sourire à disparu.

- Avant la dernière phase qui est l'acceptation, il y a la dépression. Le fatalisme est le propre de l'homme, cher monsieur ; le cadeau empoisonné de l'intelligence. Lorsque vous savez, lorsque la vérité vous est révélée et que vous ne pouvez la changer, vous êtes en mesure de comprendre votre impuissance. Plus l'homme se voudra grand, plus sa chute sera violente.

Il sort un rouleau d'adhésif de la poche de sa veste et me ferme le clapet. J'ai un peu de mal à respirer par le nez, mais ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus pour l'instant.

- Vous êtes ici sur une propriété privée appartenant à la MPM. Personne ne viendra vous chercher, surtout si on ne vous entend pas. Certaines mort trop rapides empêchent les victimes d'entrevoir les dernières phases, il y a même des gens qui n'en voient aucune, tellement leur fin est subite. Vous, vous aurez tout le loisir de vous

pencher dessus. Vous verrez, rien que la première est difficile à passer. Sur ce je vous laisse. Réfléchissez bien.

La mort aux trousses, by Animatrix

Pan !

Départ fulgurant. Affolé par le coup de feu, Janiz lève le front. Il pousse sur ses avant-bras luisants sous le soleil plombant de son pays. Ses talons appuient fermement sur les starting-blocks, et le voilà qui s'élançe le long de la piste rouge.

Chaussé dans ses Puma crantées spécialement conçues pour la course sur stabil, il fend l'air bouillant du stade. Les spectateurs en folie, les bras en l'air, l'acclament à coups de slogans motivants, scandés en une bouillie sonore incompréhensible. Le tout est amplifié par les cornes de brume industrielles, qui déversent innocemment leurs chloro-hydrocarbures dans l'atmosphère.

Janiz, lui, n'en a cure. Il ne prête pas une seule seconde d'attention à ce public de bureaucrates venus le regarder s'essouffler en se goinfrant de chichis à deux euros cinquante. Ce public d'hypocrites, dont pas la moitié n'entretiennent les salles de sports, et dans ce cas, uniquement pour garder un semblant d'apparence humaine. Non, Janiz court pour courir, et il court pour gagner.

Etre ici et maintenant, à Porto-Novo pour courir la compétition nationale du quatre cent mètres représente pour lui le but de sa vie. Un rêve d'enfance qui se réalise. Un peu avant le départ, il a accordé une pensée gratifiante à tous ceux qui lui ont permis d'en arriver là.

Son père, le coureur le plus rapide de son village natal, qui, à ce qu'on raconte, a distancé maintes fois la milice locale après des actes plus ou moins délictueux. Le Robin d'ébène, tel était le surnom de son père, profitant de ses avantages pour dérober aux riches et redistribuer aux pauvres.

Sa mère, qui n'a jamais cessé de croire en lui, et ce même lorsque ses camarades riaient de le voir échouer à l'école. Il se souvient de ses plats cuisinés qu'il dévoraient avidement après les parties de football. Le gombo au poulet, et sa sauce au crevette. Le manioc et le maïs, le fechouada.

Ses différents coachs qui ont façonné sa vie de coureur jusqu'à sa carrière d'athlète professionnel. Ces gens qui lui ont donné le courage et la force. Ces sportifs de haut niveau qui lui ont montré les fruits de la persévérance, jusqu'à ce jour de consécration.

Le quatre cent mètre est une épreuve complexe. Sa longueur le distingue du simple cent mètre, constituant une pure épreuve de sprint. Ce n'est pas non plus de l'endurance comme le dix mille ou le marathon. Cet entre deux, le demi-fond comme on l'appelle dans la discipline, doit être effectué dans une retenue forcée, dans la puissance calme, car il faut filer aussi vite que le vent, sans pour autant manquer de souffle sur la dernière ligne droite.

Janiz a décidé de la jouer posé pour la première moitié. Sans se laisser distancer par ses adversaires, il fait bien attention à ne pas provoquer ce manque d'oxygène à l'origine des points de côté, si fatals dans le domaine. En plein milieu du peloton, décidé, il lève les coudes et les genoux devant lui pour aller chercher loin devant.

C'est facile, peut-être un peu trop même. Après l'arc de cercle, il court la première ligne droite sans se fatiguer, avant d'entamer la seconde moitié. Confiant, il accélère.

Ses jambes le portent aisément en tête de course pour les cent derniers mètres. De la lave en fusion coule dans ses muscles chauffés au blanc. Incapable de sentir la douleur tant son organisme libère des endorphines, il accélère à nouveau, prêt à pulvériser le record, ses adversaires et les attentes de son coach.

Ses lèvres crispées laissent à peine entrevoir ses dents serrés. Ses poings écrasent ses phalanges, ses talons décollent le revêtement rouge de la piste. Sa peau luisant de sueur est rafraîchie par le vent qu'il s'applique à lui-même par sa vitesse.

Sans regarder derrière lui, il fonce, file, vole. Il ne sent ni la crampe musculaire, ni ses poumons qui crient après ses narines aplaties. A quelques mètres de l'arrivée, il est ramené à la raison par son coeur, brutalement.

Une contraction fulgurante lorsqu'il lâche, surmené. La douleur est brûlante, elle fuse à travers tout son corps aussi vite qu'un éclair. Il ouvre ses yeux plissés, en même temps que sa bouche qui cherche de l'air pour sa respiration soudainement bloquée. Il sent comme un fluide chaud lui descendre de l'échine, et lui couper les jambes comme une coulée de béton.

Emporté par sa vitesse, il s'affale par terre et roule, sans même avoir compris ce qui lui arrive tandis que la foule lâche un cri de déception précédé du speaker qui hurle dans son micro grésillant.

Quelques secondes plus tard, les coureurs ont franchi la ligne d'arrivée, et des brancardiers accourent à la rescousse de l'athlète. Le médecin prend rapidement le pouls, puis la foule le regarde appuyer successivement sur sa cage thoracique. Au final, il baisse la tête et lui ferme les yeux. Mais les caméras ne sont déjà plus là, la compétition continue.

Oedipe

- Je peux augmenter votre dose de morphine si vous le souhaitez, Madame Neil, fit l'infirmier complaisant une fois qu'il eut fini de faire le check-up des prescriptions de sa patiente.

Celle-ci, maugréant dans son coin, fit semblant de ne pas avoir entendu. Elle essuya le coin de ses lèvres baveuses avec le drap blanc et s'appuya sur l'empilement d'oreillers derrière son dos. Là, elle ferma les yeux, et après un soupire s'adressa au jeune homme qui tenait encore son dossier dans les mains.

- Verrouillez la porte je vous prie. Tirez un siège et asseyez vous mon petit. Je suis plutôt silencieuse habituellement, mais aujourd'hui est un jour un peu particulier.

L'infirmier n'était pas un mauvais bougre, mais sa journée harassante l'avait un peu aigri. Prêt à servir ses patients, même contre son gré, il s'assit malgré tout après avoir posé la clé sur le matelas, un soulagement au coeur. En effet, il allait pouvoir se poser un moment sous prétexte de laisser s'exprimer une vieille dame sur le tard. Celle-ci s'empara de l'objet métallique et commença à le tripoter entre ses doigts boudinés.

- C'est très aimable de votre part. Vous savez, à mon âge très peu peuvent se vanter d'avoir encore des fréquentations, car c'est ainsi que va la vie. Et je dois vous avouer que je souffre terriblement d'attendre patiemment de rejoindre mes amis là où nous finissons tous.

- Je comprends, Madame, et puis c'est votre anniversaire, je ne pourrais assumer correctement mon métier si je ne vous laissais pas le loisir de vous sentir bien. Et nous savons très bien que cela passe aussi par le plaisir d'une discussion amicale.

- Je ne vous le fais pas dire, ajouta amèrement Madame Neil. En revanche, ce serait une erreur de penser que je ne souhaite qu'une entrevue avec vous.

Un silence plana quelques instants, ce qui permit à Euridice de remonter le drap par dessus sa chemise de nuit, et à Julien de froncer les sourcils en croisant sa jambe droite par dessus celle de gauche. Comme tout bon personnel d'hôpital, il frémit en songeant à l'idée morbide qui traversait souvent l'esprit des personnes âgées. Sa peur se confirma la seconde plus tard.

- C'est une belle journée, jeune homme. J'en suis convaincue, et pourtant les seuls reflets que j'ai de celle-ci restent les odeurs de naphthaline, les bruits d'électro-cardiogrammes, et cette tapisserie marron dont l'iode a ôté le naturel blanc. Tout est fade, mon petit, dans cet hôpital rien n'a de saveur. Je veux en finir, et j'ai besoin d'aide pour cela. De votre aide, bien entendu.

Julien ne retint ni sa paupière inférieure, ni sa langue pendante. Il fixa quelques instants la vieille dame, d'une manière naïvement époustouflée. Son désarroi face à la situation le renvoyait à des conseils qu'il avait depuis longtemps oublié. Quelques cours de fac, des conférences d'internes. De la psychologie de choc, des phrases réconfortantes adaptées aux maux des patients. En aucun cas ce qu'il avait appris l'aidait à résoudre ce malaise qu'il ressentait à l'instant.

Il considérait comme largement différent de dire à une jeune femme abusée qu'elle était séropositive, tout comme il savait annoncer une

mort certaine à un cancéreux de vingt-cinq ans. Mais aborder le cas d'une personne proche de la mort réclamant qu'on lui force le destin, ça il ne pouvait pas. Il attendit que la vieille dame reprenne pour se faire une idée.

- Il n'y a pas besoin que cela se sache, où alors je vous ferais une prescription écrite pour vous disgracier. Juste une petite injection, ça devrait faire l'affaire. Vous voyez ce que je veux dire ?

Son regard était dur, autant que suppliant. Julien senti l'ennui ronger le coeur de cette personne. Il se figurait parfaitement ce que ressentaient les gens comme Madame Neil, car il en rencontrait tous les jours depuis des années. Pourtant, il était incapable de se mettre à sa place pour juger de la situation. Et pire, il se refusait catégoriquement à prendre ce risque éthique et moral.

- Je ne peux pas faire ça, Madame Neil, que puis-je vous raconter pour expliquer ça ? Je n'ai aucun droit de mort sur une personne...

- Même si cette personne le demande ? Je comprends, bien sûr, mais j'aurais espéré que vous, vous seriez différent. Je pensais que cela ne vous ferais rien de le faire.

Elle sortit de sous son oreiller une enveloppe cachetée, qu'elle tendit d'une main tremblante.

- Vous en avez les moyens. Tout est arrangé, vous n'aurez à culpabiliser de rien.

Leurs regards fixes ne cillaient pas, chacun espérant que l'autre brise cette atmosphère embarrassante. Julien déglutit tandis qu'Euridice versait une larme. Puis, voyant que le jeune homme ne bougerait pas, elle se renfrogna en fermant les yeux.

Lorsqu'elle les rouvrit, c'était un tout nouveau regard qu'elle arborait. Sourcils froncés, lèvres pincées, elle semblait hors d'elle,

incapable de supporter une seconde de plus la raison la quitter face à l'approche de la mort. Elle aboya quelque chose comme :

- Allez vous faire voir sale petit prétentieux à la con. C'est soit vous me tuez maintenant, soit c'est moi qui vous tue, est-ce bien clair ? Regardez la clé, je la jette. Hop, par la fenêtre. Comme cela il n'y a pas d'issues possibles. Qu'allez vous faire ?

Julien était trop amorphe pour réagir, mais dans son cerveau une opinion préconçue se brisa. C'était une chose qu'il n'exprima pas, mais qui le bouleversa très profondément.

Le lendemain, le serrurier vint à bout de la porte à environ quatre heure de l'après-midi, et les médecins entrèrent dans une pièce vidée de toute présence humaine, et le vitrier reçut un chèque quelques jours plus tard.

Carnis carus est

L'odeur de la pois en ébullition me remonte peu à peu les narines. Puis vient celle du bois grillé qui commence à calciner sous mes pieds. Je trépigne un peu pour esquiver les flammes naissantes qui lèchent le cuir de mes bottes, en toussotant pendant que je regarde la foule qui s'est amassée devant le bucher. Un roturier lâche dans le tas de braises un galviot gras qui s'évapore en un pshit sonore, comme s'il faisait semblant de vouloir éteindre le feu. Les sourcils froncés, il me crache de injures à la figure, qu'ils m'ont bâillonnée avec un tissu miteux et puant.

- Hérétique sorti de la bouche de Satan. Crèves ! Crèves pour ton ignominie et ta saleté. Tu es la honte du monde créé par le Tout Puissant, que tes cendres fumantes purifient le village.

Je le regarde continuer en observant les gens qui se sont pressés derrière, levant haches et faux au dessus de leurs têtes. Si je suis aujourd'hui attaché au poteau de l'exécutoire, c'est par leurs actions. Ils m'ont traîné devant ce qu'ils nomment la justice pour mes actions impies et m'ont condamné. Tout ça parce que je prend des bains, parce que je lis Galilée. Surtout parce que je ne suis pas le culte. Parce que je ne viens pas à la messe, que je ne fournis pas mes quelques économies à la quête, et parce que le Révérend Lundis ne peut pas me voir depuis que je lui ai re-décoré la devanture de l'église avec une banderole 'Dieu croit en la sagesse. La sagesse ne croit pas en Dieu'.

A présent, les flammes grimpent assez pour me mordiller gentiment les mollets. Je boue dans mes chaussures qui me collent à la peau

en fondant, et j'ai de plus en plus de mal à respirer. J'ai peur, mais l'inéluctable de la situation m'injecte un élan de fatalisme que je ne peux résorber. Par delà de la fumée opaque, j'entends des 'Démon', des 'les chiens dévoreront les restes de ta carcasse', ou des 'retourne chez toi, on te paraîtra peut-être plus accueillant en enfer qu'ici'. Je ne relève pas, c'est impossible. Mes yeux me piquent, et mes larmes coulent, puis disparaissent en imbibant le bâillon aussitôt séché par la chaleur ambiante.

En théorie, brûler quelqu'un n'est que le raccourci linguistique de ce qu'il se passe réellement. Généralement, c'est la fumée qui asphyxie d'abord avant que les flammes ne brûlent. Mais là, ils ont l'air de m'en vouloir assez pour officier un mélange des deux. Et puis ça leur fait des économies de bois, vu que la technique consiste à rabaisser le tas afin que les flammes montent plus vite. Donc me voilà à me consumer doucement les cuisses, les narines et les yeux déchirés, la gorge pétillante et les poumons vacillants. Je ne sais ni combien de temps cela prendra ni de quelle manière je vais m'éteindre, mais peut importe, ça arrivera.

Pour l'instant, ça pique, ça brûle de partout, et c'est intenable. J'ai trop mal au jambes.

Dans l'espoir de gagner du temps ou d'atténuer la souffrance, je les ramène à moi en contractant les abdominaux. Malheureusement les sillons de cordes ne s'agrippent pas assez fort aux irrégularités du poteau en bois. Je m'affale donc en coulissant de haut en bas, avant d'atterrir sur les buches sifflantes. Les rires des passants s'élèvent tandis que mon derrière se transforme rapidement en grillade de porc. La chaleur est insoutenable, elle me parcourt le corps tout entier.

J'essaye de me relever, mais mes poignets liés ne me permettent pas d'agir en urgence, d'autant que je me brûle les mains à chaque fois

que je les pose sur la structure de bâtons. C'est au tour de mes vêtements de me coller à la peau. Et pas de la façon la plus douce. Le tissu chaud s'incruste sous mes fesses, dans mon dos. Les flammes dansent sous moi en me harponnant la chair.

L'atmosphère est si torride. Je ferme mes yeux qui ne voient plus rien. Je tousse en gonflant les joues, sans m'arrêter. Toute mon anatomie n'est que souffrance, je voudrais tellement que cela s'arrête. La douleur me rend fou, et je ne peux pas bouger, que ce soit pour fuir la situation, ou au moins exprimer mon ressenti à l'aide d'hurlements qui s'étouffent dans mon bâillon.

Bientôt je ne sens plus mes jambes noircies. Je me demande si mon corps est en état d'anesthésie volontaire d'urgence ou si réellement mes jambes sont cuites à point. En tout cas, je tourne de l'oeil toutes les deux secondes, et mon crâne non oxygéné va probablement m'abandonner lui aussi dans quelques temps.

Ma dernière pensée est cependant teintée de joie. Un sentiment de victoire contre le sort : j'ai eu le temps, durant ma modeste vie, de consigner ce que l'humanité aurait à faire pour s'élever spirituellement, et quelque part dans le pays, se cache ce que personne ne souhaite concevoir aujourd'hui.

incomplet 1

- Laissez, je vais fermer la porte après avoir ramené les chaises. Bonne après-midi à vous ! Et encore merci pour cette invitation, c'était parfait ce petit barbecue en terrasse.

D'un signe de main, je salue mes voisins qui redescendent dans leurs appartements. Je passe la porte métallique en prenant soin qu'elle ne se referme, pose lesdites chaises dans mon appartement et m'apprête à nourrir le chat avant d'aller chercher mon

On dit parfois que la mort nous surprend tous. Chacun d'entre nous rejoindra cette ligne d'arrivée que nous tentons tous d'esquiver le plus longtemps possible dans la course effrénée de la vie. La vieillesse nous emporte lorsqu'il ne s'agit pas d'une maladie, d'un accident ou d'une exécution. Je crois que mon cas sera légèrement différent. Vu comment c'est parti, je crois que c'est moi qui vais surprendre la mort.

Des vacances ?

- Calmes toi mon chéri, je vais appeler les secours, surtout ne bouges pas. Les enfants, vous sortez de la voiture, et vous courez vous mettre sur le bord de la voie. Je ne veux pas vous voir vous faire écraser, on est sur l'autoroute !

Juste après, je hurle.

- MEEERDEUU ! Fait chier, ça fait trop mal. Saleté de nid de poule, bordel d'essieu de... volant de merde !

Ledit essieux a trouvé le moyen de se briser en deux, de sortir gentiment du tableau de bord par en dessous, et de se ficher dans mon putain de tibia. Je pisse le sang sur le tapis de sol qui sort d'usine, ma chaussette est trempée et je pourrais jouer aux kaplas avec mes os. Tout ça parce que je suis rentré dans la barrière de sécurité au lieu d'aller m'engager tranquillement dans l'aire pour faire le plein.

La voiture a rebondi après l'impact contre les panneaux d'avertissement en plastique vert. Perpendiculaire au sens de circulation, elle gêne ceux qui tentent de s'extraire de la circulation pour prendre une pause.

Et voilà, maintenant on est à deux pas de mon satané café, à deux pas des sandwiches, et des glaces pour les enfants, et je peux ni accélérer pour bouger ce truc qui va me servir d'épave pour ces prochains jours, ni marcher jusqu'à ce restaurant surtaxant chacune de ces bon dieu de barres chocolatées. C'est la poisse, en plus je déteste attendre. Surtout quand c'est pour des secours. Pour rien

encore, ça passe, mais pour ce tibia qui me fiche en l'air les vacances de mes gosses, pour la facture du dépanneur et pour la tronche de l'inspecteur des dégâts juridiques, je vois pas comment être plus en rogne. Pendant ce temps, Patricia téléphone en arpentant la bande d'arrêt d'urgence.

Elle vient me voir une fois qu'elle a raccroché.

- Un quart d'heure pour la dépanneuse, une demi heure pour les pompiers. La police devrait arriver un peu plus tard. Donnes moi la fiche de l'assurance, j'ai besoin du numéro.

Devant son faciès taillé dans le marbre, je devine qu'elle n'est pas satisfaite non plus. Peut-être pire que moi. S'occuper en attendant que les secours m'embarquent. Boucler le plus vite possible le remboursement de la voiture. Survivre pendant mon hospitalisation avec les sous de l'assurance. En gros, elle a déjà tout compris à quelle point ça fout en l'air ce qu'elle attendait de cet été. Alors je la regarde en oubliant un instant ma douleur, et je tente un sourire.

- Je vais le faire, emmènes les enfants au snack, et poses toi avec une infusion ou ce que tu veux...

Elle baisse ses lunettes de soleil de classe quatre et me scrute en plissant les yeux. Avant de partir, elle tire son chapeau, me laissant nez à nez avec la voie de décélération. De loin, elle lance.

- Et fermes ta portière, si quelqu'un t'arraches l'autre jambe on s'en voudrait tous les deux.

Je l'écoute à moitié tandis que mon regard glisse sur le flux humain transitant sur les artères du pays. Une caravane passe, attachée à une berline remplie d'italiens. Puis un camion chargé de rondins de bois. Je vois une petite twingo grimper la pente en fumant par les aérations du capot. Je me dis qu'au fond, nous sommes tous des

petits globules rouges, dans un immense corps humain. Chacun de nous est un minuscule organe d'une structure vivante d'échelle nationale. Et il y a de tout. Des nerfs, des muscles. Du gras, des os. On a tous notre rôle.

Je suis tiré de ma rêverie par des appels de phare sur ma gauche. Un bus de vacance vacille de gauche à droite. Il manque de se renverser et file encore à quatre-vingt dix à l'heure sur les dévers de pointillés. Les coups de klaxon répétés me font imaginer un blocage de l'accélérateur, ou une panne de frein. Mais ces gens n'auraient vraiment pas de chance si lâchaient le frein à pédale et le frein à main en même temps. En tout cas, ce car fonce droit vers la demie voie que j'occupe en cet instant. Je frémis en me rappelant à mon immobilisme forcé, craignant que ce conducteur incompetent n'emboutisse mon aile arrière à coup de poids lourd rempli de gamins. Ca pourrait me tuer.

Et c'est qu'il a l'air bien parti pour le faire, en plus. Le con. Pleine balle, il me fonce littéralement dessus avant de braquer violemment pour se rabattre. Malheureusement il rencontre la barrière par la gauche. J'entends alors les crissements de la tôle contre la tôle, ce bout de ferraille qui vient se râper le flanc comme le titanic.

Il passe de justesse, mais c'est sans compter sur le coup qu'il m'assène par derrière. Ses essieux arrières n'ont pas suivi le mouvement et ont continué au milieu de la route. En me percutant, le bus élargit sensiblement le passage, pendant que je vais emmerder les vrais gens qui circulent. D'ailleurs en voilà un qui arrive à fond les ballons, dans sa BM rutilante.

Peut-être aurais-je dû fermer la portière, finalement.

Entre aides

Après qu'il m'eut forcé à sortir mon portefeuille à l'aide de sa lame plutôt convaincante, le mec au sweet gris commença à l'inspecter. Il était accompagné de deux types cachés dans leurs capuches. Deux minutes plus tôt j'arpentais la ville lorsqu'ils m'avaient débusqué au détour d'une ruelle peu éclairée.

- Tu te fous de ma gueule, y'a pas un billet là dedans, me demande le mec en tendant les bras au sol. Je suis sûr que t'as du fric. Allez, vides tes poches. Doucement. Et joues pas au malin, si jamais : ça sert à rien.

Merde, je sais que j'ai des tunes plein les fouilles, et que justement j'aime pas trop les mettre dans l'étui pour pas me faire voler. Pendant que je souris en songeant de l'irrationnel de cet habitude, qui ne m'avait jamais effleuré l'esprit auparavant, je réfléchis à un plan pour éviter de lui léguer des bouts de papiers minables et encombrants, mais néanmoins durement acquis. Rien ne me vient. Ils sont trois à me menacer de leurs yeux rougis par la drogue en remontant leurs manches nerveusement, prêts à jouer des mécaniques. Heureusement qu'il a rangé sa lame.

Re merde. Il la ressort pour me faire réagir. Tant pis, je n'ai plus qu'une solution. Le portefeuille, je peux lui laisser, ça me prendra juste du temps pour des formalités inutiles. Mais mon fric, ils ne l'auront pas. Je vais m'élancer sur la droite et courir. Courir jusqu'à la prochaine rue qui je l'espère, rebutera un peu ces agresseurs par la lumière de ses lampadaires. Gueuler à l'aide en cas de nécessité.

Rentrer chez moi. Me doucher. Dormir. Parfait, ça me semble parfait. Allez, c'est parti.

Au moment où je m'élançe en frôlant le mec en sweet gris, nous entendons une quatrième voix qui sort de la nuit presque noire.

- Hé ! Ca va par ici ? Que se passe-t-il ? Il n'y a pas de mal j'espère.

Tiens si, justement, j'ai un peu mal à la cuisse. Un regard sur une vague tâche rouge sur mon pantalon, et j'assiste halluciné au mouvement commun des trois jeune sur le bonhomme à pied. Ils se jettent sur lui comme ils me sont jetés dessus. Le leader au sweet gris l'empoigne par le col et lui colle son point entre les yeux. Il l'envoie contre le mur en grès après l'avoir soulevé au dessus du sol, et là ses acolytes le rouent de coups de pieds.

- Arrêtez, de dieu, bordel lâchez moi ! Au secours. A l'aide !

Je récupère mon portefeuille par terre, puis me relève pour tenter de contrer ces brutes. Immédiatement je m'affale à peine lancé. Deux douleurs fulgurantes qui se suivent en quelques millisecondes : mon quadriceps droit tranché au milieu, et ma joue contre le bitume. Mince, et dire qu'ils ne lui ont même pas demandé son portefeuille. Gratuit pour lui. Selon moi c'est du favoritisme, ou alors je ne m'y connais pas du tout en matière de bandits de rue.

Je rampe dans leur direction, et ils abandonnent leur victime pour me tabasser moi. Pas sûr que j'y gagne au change, mais c'est pas vraiment le but poursuivit par ces trois types qui n'en on visiblement rien à foutre de nos vies. Ils cognent bien, ces enfoirés. Une chance pour eux que je sois déjà à terre, ça leur fait moins de boulot. Pieds dans les côtes, dans la tronche. Je me fais même marcher dessus. Et je regarde l'autre type qui n'a pas bronché depuis qu'ils l'ont laissé tranquille. Il baigne recroquevillé dans la moitié de son sang tandis que l'autre moitié coule encore de son abdomen. Ses

yeux et sa bouche sont ouverts, mais entre deux coups de converses je vois qu'il ne respire déjà plus. Bon dieu, il a juste posé une question à un moment bien particulier, dans un endroit tout aussi particulier, et il était mort, comme ça, en un instant.

Le mec interrompt ses compères. Il me relève et me plaque au mur. En me fixant, il sort sa lame et me lance :

- Tu imagines que si le témoin ne s'en sort pas vivant, alors la victime...

Il n'a pas besoin de finir sa phrase, j'ai compris. Et surtout, je sens un couteau me pénétrer dans le foie.

Froidement, je tombe au sol. Respiration bloquée.

Cactus royal

Incendie de steak grillé, champagne renversé sur le canapé à carreaux. Il y a du vomi sur les vitres, avec des morceaux que le soleil a séché depuis plusieurs jours. Des verres brisés jonchent le sol au milieu du tapis brûlé et fondu par des charbons de chicha. Le sable s'est engouffré dans chaque ouverture de la porte, et recouvre maintenant le lino, parfois jusqu'à quinze centimètre d'épaisseur. J'observe la scène en ouvrant les yeux. Les rideaux arrachés trempent dans un bain de bière, il y a encore de la mescaline sur la table, éparpillée entre les feuilles de papiers, les joints et les cendres. Et un feutre traîne sans capuchon en dessous d'un graffiti que je ne reconnais pas, dans un coin de la pièce.

J'ai besoin d'air, et d'une rasade d'eau. L'esprit totalement embué, je me lève difficilement de la banquette, enfle mes pantoufles, tourne la poignée. La porte du camping car s'ouvre sur le paysage chaotique du désert de Gobi. J'avance armé de mes lunettes noires pour lutter contre l'assaut visuel du soleil de plomb hissé haut dans le ciel. Je descends les quelques marches en râpe à fromage métallique. Un pas dans le sable, puis deux. Je passe le morceau de cuir qui me sert de langue sur mes lèvres craquelées espérant provoquer une fin de salivation. Mais rien ne se produit. Mes cheveux se jettent sur mon visage à cause de la soufflerie brûlante qui circule entre ces dunes mortelles. Protégé des brûlures par un manteau de fourrure, j'exhibe mon slip blanc aux quelques San Pedro se hissant des amas de roches tels des bougies hérissés de lignes de pointes.

Trois mois que je suis dans ce bac à sable géant, à jouer comme un gosse avec un seau et une pelle. Sauf que moi je creuse le trou de l'alcool avec des glaçons sortis directement de ma glacière électrique alimentée par rayonnement solaire. Il faut dire que j'ai trouvé le coin qui convient à ce genre de technologies. Du coup, j'ai le courant, l'alcool, et les conserves pour survivre.

Je croise parfois des caravanes et nous fumons ensemble autour d'un feu. Certains passent régulièrement. D'autres non. Nous échangeons de la nourriture ou des moments silencieux à regarder les étoiles. Ils savent que je ne suis pas très loin de la route principale, et c'est un endroit de passage plutôt fréquenté. Tout du moins par rapport à moi, simple mouton d'opiniâtreté qui n'aspire aujourd'hui qu'à la tranquillité de l'âme. La solitude est ma sortie de secours, l'enseigne ostentatoire de ma vie que j'ai brandi fièrement durant des années. Je reste avec elle, car je ne me résous à la quitter. Pour l'instant, elle s'en va alors que se tient devant moi un reptile sans pattes qui me crache dessus en dodelinant de la tête. Il houspille en sifflant, tirant sa langue entre ses crocs arqués.

Je fronce les sourcils et plisse les yeux en avançant la tête. De ma vision troublée par les drogues, je distingue une coiffe plate élargie au niveau du cou, caractéristique des cobras. Hélas il est trop tard pour prendre des distances avec la bête. Elle a dû se sentir agressée tant je me suis approchée, et en un éclair elle me fonce dessus et me mord au poignet.

Ah putain, saleté de bestiole ! Je l'attrape alors de mon autre main par le cou, et la décroche de ma peau en tirant dessus. Puis, je la jette de toutes mes forces comme un préservatif usagé contre le van. Mais mon lancé est mal cadré, ce n'est pas ma bonne main. Le reptile fuse en faisant des s en l'air, il passe la porte grande ouverte et continue pour se vautrer contre l'armoire à glace. Parfait, je vais

même pouvoir m'occuper de mon agresseur, une fois que j'aurais pris soin de moi. Car l'urgence n'attend pas quand il s'agit de ce type de blessures.

Je me rappelle avec horreur un documentaire traitant de l'effet coagulant du venin de serpent sur le sang humain. Si je ne fais rien d'ici moins de deux minutes, j'aurai bientôt du pudding dans les veines, incapable de circuler correctement. Mon coeur tentera bien quelques instants de pomper tout ça, mais autant avaler un poulet frites sans ketchup avec une paille. Et puis le poison va me faire mal au crâne, me bousiller les neurones, et je baverai une mousse savonneuse avant de m'éteindre dans le sable pour servir de barbecue pour les espèces locales. Je ne vois qu'une solution : la chaleur de la braise. C'est un vieux truc de campeur que d'approcher un foyer incandescent sur la plaie pour stopper l'action du venin. Et justement, il doit me rester quelques cigarettes. Je m'empresse de fermer la porte arrière et cours à l'avant du véhicule. J'ouvre un paquet et lève devant mes yeux mon ultime chance. La toute dernière clope. Celle de la survie. Je la craque avec l'allume cigare, et me la pose à deux millimètres de la plaie. Je réfléchis cinq secondes, puis la sépare en deux ; un pour chaque croc. Je ne sais pas si je devrais commencer à ressentir le venin bouillir, je crains un instant qu'il ne soit déjà disséminé dans tout mon organisme. D'ailleurs j'ai quelques vertiges que je ne saurais vraiment resituer. Peut-être n'est-ce que ma propre peur, l'adrénaline me montant au cerveau et me faisant tourner la tête.

Quelques minutes ont passé déjà, et je ne me sens pas mourir. Accoudé au volant, je décide donc de fumer les deux fins de ma cigarette pour me remettre de mes émotions, en songeant au moyen adéquat de me venger du vile reptile. Le faire cuire, ou l'attacher à un arbuste ? Le planter sur les cactus ou faire un noeud de chaise

avec ses anneaux ? Des centaines d'idées me traversent l'esprit, mais je ne parviens pas à choisir une méthode satisfaisante. En attendant, je décide d'aller le mettre au frigo pour voir si son sang froid survit bien au froid.

Je ferme mon manteau, m'entoure les mains avec une ceinture en cuir, et retourne à l'arrière du véhicule en pataugeant dans le sable chaud. J'ouvre la porte violemment en tendant le par-soleil devant mes mains. Puis, n'observant aucun mouvement en particulier, je braque la lumière de mon téléphone portable et entreprend de grimper doucement à l'intérieur. Le placard en contreplaqué n'a pas bougé, mais une tache gluante est étendue sur le miroir rivé. Sur le linoléum desséché, il m'est impossible de suivre la trace du cobra à cause des multiples autres traces dans le sable. Cependant le simple mobilier de ma demeure m'offre un avantage. La cuisinière dépasse du sol au même titre que la salle de bain et les placards du fond, n'offrant aucun abris au sol, hormis sous la table derrière une banquette, ou à l'arrière du véhicule. Sauf bien sûr si cette bestiole sait escalader mes étagères en hauteur, mon lit escamotable ou le lavabo rempli de bière bouillante. J'avance donc accroupis timidement derrière mon bouclier de toile réfléchissante pour observer sous la table. Puis dans le coffre. Rien. Un regard au dessus, je tire les rideaux pour amener de la lumière. Pas un mouvement. Je baisse alors les yeux sur la porte, ouverte en grand.

Et merde, je me suis fait doubler par un serpent. Il s'est probablement fait la malle et court ameuter ses potes pour se refaire un casse-dalle en famille. C'est con, mais au final je trouve ça juste. Il a essayé en vain de me tuer, et moi c'est pareil, j'ai juste essayé. Maintenant que j'ai deux trous dans la peau et lui probablement une côte brisée, je trouve ça plutôt légitime de ne pas l'avoir exécuté. Nous nous sommes rencontré, ce fut foudroyant, mais on s'en sort

pas si mal. Je suis tenté de le suivre, au moins pour le saluer, et voir où il va. Je me dirige donc à mon tour vers la porte, passe l'encadrure en rabattant mes lunettes sur mon visage. Tandis que je descends les marches fixées comme un escabeau sous la carrosserie, mon regard cherche la forme longiligne du cobra ondulant sur les dunes. Arrivé à la dernière, j'avance le pied au dessus du sable et le pose sur une matière plus moelleuse.

Le serpent siffle à la mort. Je n'ai pas le temps de baisser les yeux qu'il se jette sur le mollet qui lui écrase l'estomac. Juste entre mon manteau et mes chaussettes enfoncées dans mes pantoufles, il y a le seul endroit de mon anatomie qui soit à découvert, le bas de mes tibias. Et ce petit fils de chien est tombé pile poil dessus ! Par réflexe, je lève la jambe libérant ainsi l'animal qui se met à courir ventre à terre, s'enfuyant cette fois dans les aspérités du désert.

Aïe putain, ça recommence. Vite, une cigarette ! Je n'ose pas marcher de peur d'accélérer le rythme du venin dans mon corps. Il faut que je réfléchisse. Posément, tranquillement. Je n'ai plus de cigarette, et l'allume cigare ne sera pas très efficace niché dans son trou. Je dois sucer la plaie. Bon dieu, pourquoi je n'y ai pas pensé avant ? C'était si con, et pourtant. J'ai un peu de dégoût à l'idée d'avaler par mégarde une dose mortelle de venin. Tant pis, j'essaye, enfin... C'est sans compter sur mon anatomie un peu rouillée. Ne parvenant pas à ramener l'arrière bas de mon mollet au niveau de ma bouche, je m'allonge sur la dune, pris de nausée. Je n'ai pas d'antidote contre le venin, ni de seringues ventouses. Pendant que je me dis que c'est fini, je constate qu'il est déjà réellement trop tard. Je suis paralysé, mon coeur bats à cent à l'heure et je bave en serrant les dents, les yeux ouverts et pleins de larmes.

Ca ressemble un peu à passer sa vie à fuir l'humanité, et mourir de la main de la nature.

Défaillance insouciance

La nuit s'évapore doucement sur la vieille ville, au fur et à mesure que le jour se pointe par dessus les toits de tuiles romanes en terre cuite. Déambulant nonchalamment dans les rue, je constate la quiétude de la faune rurale à cette heure avancée. Les cygnes barbotent tranquillement avec les canards dans le canal en pierres, pataugeant au dessus de petits poissons à friture. En haut sur les fils électriques, le roucoulement discret des tourterelles accompagne celui des merles et des moineaux amassés sur le trottoir d'en face. Après avoir reniflé une piste, un chien errant poursuit un instant un chat de gouttière roux avant de s'arrêter pour s'accroupir au pied d'une fontaine publique.

Les mains dans les poches, j'avance d'un pas pressé en tirant sur une fin de cigarette que j'envoie valdinguer dans une bouche d'égout. Je ne suis pas en retard, j'ère juste au hasard des rues pour ma petite balade matinale. Expirant ma dernière bouffée, je longe l'hôtel de ville. Je travaille trente-cinq heures par semaine entre ces murs, et pourtant il faut que je me pointe droit devant, un samedi matin. Ce job me hante. On croit généralement que employé de la fonction publique n'est pas considéré comme un véritable travail, dans le sens actif du terme. Je vous assure que c'est parfaitement erroné. Certes le productivisme ne bat que rarement son plein dans l'administration. Mais travailler au ralenti est extrêmement éreintant, et l'organisation générale du travail, dont personne ne dépend bien sûr, est largement considérée comme exécration. Je chasse ces pensées de mon esprit est me dirige vers le parc municipal. De l'herbe tondu aux ciseaux crantés avec des restes en

décomposition. Un sentier, un sapin, un banc pour s'asseoir, avec des pigeons attirés par les papys aux miettes de pains. Et justement, ce matin, il n'y a pas de papy sur le banc, et je n'ai pas de miettes de pains. Je m'installe donc peinard pour apprécier le lever du soleil avant de me griller une deuxième clope. La fumée masque une autre odeur, plus âcre, dont je déniche l'origine en levant mon pied droit. Je suis passé près de la fontaine tout à l'heure après le chien. Merde. Je racle le gravier avec ma chaussure, avant de passer mes bras sur les lattes en bois du dossier. Une voiture démarre dans mon dos, s'engage sur la route, puis disparaît derrière la ruelle. J'entends les pas résonnant de talons aiguilles, le bruit du chaînon métallique d'une laisse et les cliquetis de petites griffes sur le goudron. Des fenêtres s'ouvrent, ainsi que des devantures de magasin et des portes de garages. La ville s'éveille sous mes yeux, je la sens se languissant du sommeil, et lentement, elle entame une grasse matinée digne du premier jour du week end.

Et moi, en bon insomniaque, je suis incapable de profiter de ça. De longues nuits avachi dans mon canapé, un esprit constamment pris par la fatigue insatisfaite, des yeux rouges vacillant sous la moindre lumière. Lorsqu'enfin je parviens à trouver le sommeil, il ne me reste souvent pas plus de deux ou trois heures avant le réveil. Mon existence entière est une lutte contre l'éveil, un combat permanent pour rester vivant et me sentir présent. D'ailleurs généralement je ne le suis pas. Je divague, je songe. Je me focalise sur des choses sans intérêt, sans arrêt, mes yeux se fixent pour se reposer et mon esprit s'envole. J'ai beau tenter toutes les manières pour me concentrer, quand je n'ai pas de travail à faire je suis un véritable zombie. Une enveloppe humaine dépourvue du moindre mouvement. Sans énergie. Je suis tellement déphasé que chaque seconde est une torture pour ma résistance mentale. Du coup je suis complètement apathique. J'aspire les reliefs du monde qui m'entoure, je m'en

impègne si fort et avec tant de conviction que je ne ressemble plus à rien. Je voudrais que ça s'arrête, je voudrais mourir. Comme souvent en ce genre de moments d'immobilité, je m'imagine me faisant aborder par une proposition de meurtre où un type s'avancerait vers moi un couteau à la main, et d'un air vaguement menaçant, et il me dirait.

- T'as envie de mourir ?

Là je répondrais oui, c'est combien ? Le gars sourirait franchement. Il me demanderait mon portefeuille en me disant que de toutes façons, il ne le laisserait pas sur mon cadavre. Et puis il me planterait la lame directement dans le coeur et la tournerait pour être sur de m'avoir tué. Peut-être trouverais-je la force de soupirer de soulagement, peut-être mourrais-je la respiration bloquée. Après, le bonhomme emporterait mon corps dans un sac en plastique noir avec un break antique, et là il se débarrasserait de moi définitivement au fond du lac avec un moellon aux pieds. Je dormirais pour toujours. Mais personne ne se pointe, alors j'attends que la mort survienne en me disant : ça arrivera bien un jour.

Je m'ennuie mortellement. J'ai fait mon tour dehors, et maintenant je n'ai plus rien à faire, donc je vais rentrer chez moi. Quelques dessins noctambules à terminer, une cafetière remplie ou alors un matelas qui m'apparaîtra accueillant. Ca généralement je ne peux le deviner à l'avance. Si sur le coup en rentrant chez moi, je sens une petite fatigue, des paupières particulièrement lourdes, ou si je baille plus que mon rythme habituel, c'est à dire une fois toutes les dix minutes, alors je sais que je vais bien dormir. Si en revanche rien ne se passe, et que je suis encore perdu dans mes pensées, là il me sera impossible de fermer les yeux, et ce même avec la meilleure volonté du monde.

Donc je passe la sortie du parc bordée de haies, je remonte une petite ruelle pavée sans prêter attention aux portes en bois, aux perrons défilant l'assiette de la pente, ni aux pots de fleurs suspendus sur les poutres par des crochets en plastique. Je marche ainsi un quart d'heure en regardant le sol, puis arrive au bas de mon immeuble. Je compose le code, attends le signal sonore et tire sur la poignée. Je passe indifférent devant les boîtes aux lettres, et me dirige vers l'escalier. Première marche, deuxième marche.

Je suis tellement amorphe que mon corps ramolli ne se réveille pas lorsque mon pied glisse sur le faux marbre. Mon torse tombe en avant abandonnant mes bras un peu en arrière, et ma tête vient directement buter contre le coin du sixième inter étage de l'escalier. Là je me réveille, beaucoup trop tard. Je me suis explosé les genoux au passage, mais je le sens beaucoup moins que mes arcades sourcilières. Je passe ma main sur mon front, et la retire complètement rouge, tandis que le sang commence à couler dans mes yeux. Merde, c'est pas possible d'être aussi maladroit. Incapable de me relever, je m'agrippe à la rampe pour tenter de reprendre mes esprits et mon souffle. Tout me remonte alors à la tête, et je tourne de l'oeil lorsque mille scintillement viennent me le piquer à vif. Bon, du calme. Je n'ai qu'à rentrer jusqu'à mon appartement et appeler une ambulance. Mais quatre étages. Je ne pourrai pas, je dois sonner chez quelqu'un, quitte à déranger un peu et à salir le paillason. Vite... redescendre les marches... mal à la tête... me tirer en avant avec mes bras... en poussant avec mes jambes... la joue contre le carrelage...

Mal...

incomplet 2

- Mais bien sûr que non, il n'y a pas besoin de sadisme pour éprouver la souffrance, Domenic. Je te parle de compassion, d'empathie dans la douleur. C'est ce sentiment de partage qui est important. D'ailleurs, as-tu déjà vu les richissimes d'aujourd'hui partager quoi que ce soit ? Non. Il n'y a que la misère qui se partage. La misère et la douleur, il n'y a que ça de vrai dans la psyché humaine. Tout le reste n'est qu'illusion, que subtiles foutaises pour nous entasser sur la planète sans que nous nous entredévorerions.

Tandis que son acolyte tournait autour de la table de billard en jaugeant le meilleur coup qui lui était permis, ledit Domenic était passé de l'autre côté du bar pour remplir leurs chopes. Lorsqu'il revint, il jeta un coup d'oeil à Maloy, assis dans un coin de la pièce, puis répondit à son collègue.

- Et bien. Qu'il s'agisse d'un sentiment naturel ou non, tu es obligé d'être un brin dérangé pour apprécier la douleur d'autrui. Je suis désolé mais c'est de la logique pure : l'intelligence nous permet de nous identifier à l'autre, de comprendre dans une certaine mesure ce qu'il peut ressentir. De ce fait, désirer la souffrance est une forme d'irrationnel. Un pied de nez aux biens pensants. Je ne dis pas que ce n'est pas intelligent, je dis juste que c'est faire abstraction de ce qui nous entoure.

- Oui...

- Ce n'est pas ce que tu me disais, Verdi. C'est même tout le contraire.

- Peut-être que le fin du fin dans la souffrance est cette indifférence totale, cette sensation tacite de compréhension, et non la réaction aveugle face à ce que notre propre corps ne pourrait supporter.

- Donc tu aimes faire du mal, en sachant pertinemment que tu n'aimerais pas qu'on t'en fasse ? Si c'est pas du sadisme ça...

- Je te l'accordes, je suis un brin sadique, fit solennellement Verdi. Mais au fond, il faut bien des gens comme nous pour porter les mauvais masques de l'humanité. Comme on dit, chassez le naturel, il revient au galop. Si je suis un connard c'est parce qu'il y a déjà trop de gens bien, et qu'à eux seuls ils ne peuvent représenter tout ce qu'il se passe dans l'esprit humain. Toi et moi sommes là pour rappeler à ces moutons de montagne que la falaise existe et que le loup menace.

Il s'approcha d'un Maloy bavant dans le mouchoir que nous lui avions enfoncé dans la bouche, après l'avoir ligoté et amené dans cette cave miteuse qui sentait la pourriture. Les halogènes éclairaient l'atmosphère de poussière au dessus de la table de jeux, et le jukebox crachait un son cramoisi. Après l'avoir fusillé d'un regard fixe pendant quelques secondes, il reprit.

- Et malheureusement, l'humanité a également besoin de gens comme lui. C'est la nécessité, il faut des victimes pour comprendre que le loup est dangereux. Quand on y pense, l'incrédulité de l'espèce fait peur. Chaque mouvement de pensée doit être vérifié, puis révérifié au sein de la masse avant d'être adopté.

Il est allé chercher une corde dans l'armoire du fond. Pendant ce temps là, Domenic a attrapé Maloy par les aisselles et l'a traîné sur la table de billard. Là, ils le ligotèrent et lui ôtèrent le mouchoir en tirant sur le scotch. Verdi le fixa droit dans les yeux et s'adressa à lui.

- Je sais que la méthode est un peu rude, mais je tiens vraiment à ce que tu me dises la vérité. Que crains tu le plus, la douleur ou la mort ? C'est très important que tu me répondes, ça joue directement sur la suite des événements.

- Disons que tu as le choix de ce qui va t'arriver, se permit d'ajouter Domenic, qui dénoua sa cravate et déboutonna le col de sa chemise.

v2.

- Mais bien sûr que non, Domenic. Ce n'est pas du sadisme de ne pas compatir à la souffrance, c'est être attaché à son travail.

Verdi jeta un coup d'oeil furtif à Maloy après avoir joué. Il tira une bouffée de son Chianti médium, en mâchouillant un peu la collerette. Puis il observa le jeu : la quatorze avait filé vers le coin sur sa droite et rebondissait à présent contre la bande. Elle frappa la six, qui vint se fichet malencontreusement dans le trou du milieu.

- Je ne te parle pas de compassion, car ça doit pas être un sentiment que tu connais beaucoup, lui répondit Domenic en revenant du bar. Mais plutôt... comme de l'empathie dans la douleur. Tu vois ce que je veux dire ?

Il posa l'americano sur le bord de la table en sirotant son B-52 avec une paille bleue. Ensuite, il récupéra sa queue sur le pilier central de la cave en la faisant sauter dans sa main droite, et, contournant la table pour accéder à un meilleur angle d'action, il continua.

- Deux coups pour moi, donc ? Notre métier ne nous interdit pas de prendre du plaisir à ce qu'on fait, mais personnellement je vois pas comment tu y parviens.

- Moi je suis attaché à ce que je fais : c'est pour ça que j'y prends du plaisir. Y'a que ça qui nous relie de toutes façons. La souffrance et la misère. Alors si je dois la provoquer pour ne pas qu'on l'oublie, ça me va.

- Et bien justement, c'est ça que je comprends pas chez toi. Tu côtoies des gens qui souffrent tous les jours, tu es même payé pour les faire souffrir. Et pourtant tu n'en as rien à cirer. Je vois vraiment pas ce que tu partages dans ces souffrances.

Il ôta sa veste qu'il adossa à la chaise, puis il posa sa main sur le tapis et cala la queue sur l'interstice entre son pouce et son index. Plissant un oeil, il aligna l'autre sur la tige de bois, calcula un angle qui lui parut certain et, d'un mouvement sec, envoya valdinguer la blanche vers un amoncellement de boules pour casser à nouveau le jeu qui était plutôt serré. Puis il fixa son collègue, tandis que le jeu se réorganisait sur la table. Verdi sirota un instant avant de répondre.

- Parce que tu crois que si ça me faisait quelque chose de mal de les voir souffrir et mourir par ma main j'aurais continué le métier ? Non, sincèrement Domenic, c'est toi que je comprends pas : si tu n'aimes pas ton job, qu'est-ce que tu fous encore là ? Et merde, saletée de noire !

Par un coup malencontreux, il venait de perdre la partie en enfonçant la huitième finale dans un trou du milieu. Se redressant, il resserra sa ceinture en remontant son pantalon en nylon brillant et tira une nouvelle bouffée, qu'il envoya planer au dessus de leurs têtes. Puis, il posa son cigare et sa canne avant de se diriger vers

leur expérience du soir, qu'ils avaient déniché au fond d'un bistrot en bord de ville. Maloy était posé contre une poutre, ligoté de la tête aux pieds.

incomplet 3

Putain de montagne. De la boue avec un peu de neige, des sapins recouvrant le sol d'épines congelées. Jimmy et Skinny entament leur quatre-vingt-dixième jour de travail de la saison.

- Saison de merde, beugle Skinny. D'ici moins d'une semaine on a plus de job. Y'a peut-être moyen de se recycler en serveur avant l'été.

Cinq heure du matin. Ils sont sortis du chalet après un croissant et vin chaud. Puis, ils ont chaussés leurs Sideshow K2 et dévalent à présent la pente jusqu'au garage. Là, tous deux enfourchent le scooter blanc, et Skinny démarre, assis sur la toile en simili-cuir. Derrière, Jimmy harnache le brancard et il partent ainsi jusqu'au relais du Revermont. Deuxième vin chaud avec Robert, rapide pour le coup :

- Vous partez immédiatement, on a une quarantenaire à la jambe cassée dans le secteur nord, annonce Robert en pointant sur la carte un hors piste dévastateur.

- Saleté de touristes, pourquoi ils se sont levé si tôt, fustige Skinny.

Jimmy se tai

Petit-déjeuner au lit

Nao Feng se réveilla par une tape derrière le crâne. La tête dans les nuages, il fut étonné de se trouver assis et, en un sursaut surpris, il tenta de se lever. Se heurtant aux cordages entravant son torse, ses bras et ses chevilles - respectivement au niveau du dossier et des pieds de la chaise de sa cuisine, amenée au beau milieu de sa chambre - il s'agita en tous sens pour tenter de s'extirper des scotchs et autres ficelles lui enserrant le tronc et les membres. Puis, après quelques vaines secondes, il se rendit compte qu'il était bel et bien noué à la structure de salon, et qu'aucun de ses mouvements ne lui permettait de s'en défaire. Alors, il scruta autour de lui, cherchant ou un coupable ou une solution.

Ne constatant aucun mouvement particulier dans la pénombre de la pièce, Nao voulu déplacer la chaise en vue d'atteindre la cuisine, ou il pourrait peut-être dénicher une lame pour se libérer. A ce moment là, il reçut une seconde frappe au dessus de la nuque et, effrayé, il tenta de se retourner en criant à travers la bande d'adhésif qui lui dessinait un sourire rectangulaire et argenté. Un homme encapuchonné s'extrait de l'obscurité en dévoilant sa silhouette dans la faible lumière nocturne qui passait par l'encadrement de la porte ouverte. Il tenait dans sa main un objet tubulaire, une fine baguette d'un bon double décimètre qu'il tint un instant devant lui.

Ne sachant que faire d'une telle situation, Nao ne pouvait que souffler par le nez en s'agitant à nouveau nerveusement sur le carcan improvisé dont il était, pour une fois, la victime - la chaise. Ses yeux révoltés imploraient un pourquoi, un comment, une porte

de sortie quelle qu'elle soit. Cependant, le ravisseur répondait, muet, à ces prières intérieures, par le biais d'une posture qui se voulait sereinement menaçante dans son immobilisme inébranlable. Nao Feng réprima un frisson, puis, résigné, le défia du regard en jetant des éclairs dans le noir de la silhouette, qui s'avança d'un pas. Là, il sentit comme une fraise de détartrage ratissant chacune de ses vertèbres de haut en bas. Froissé par la peur, c'était à présent lui qui était figé, comme vissé à sa chaise, terrassé par la présence hostile, inerte comme la mouche paralysée par l'argiope, comme un blessé de guerre sous excédant de morphine, ou Rhéa, ou Antigone - à moins qu'elle ne se soit pendue. Suffoquant derrière son bâillon de plastique, il ne pouvait qu'attendre le quelconque châtiment.

L'intrus s'avança à nouveau, et lui prit la tête d'une main puissante, sous un gant de plastique affermissant sa poigne. Il sortit un petit couteau qui fit frémir le prisonnier propriétaire des lieux, et, d'un geste qui parut moins douloureux qu'effrayant, il perça un minuscule trou entre le ruban contraignant ses lèvres. Puis, laissant le temps à sa victime de se remettre de la vision de la lame, il lui caressa presque tendrement la tignasse de ses doigts râpeux en toile imperméable. Après ça, il enfonça dans l'orifice sa tige de plastique et vint chatouiller le palais du pauvre Nao Feng dont les larmes commençaient à poindre aux coins de ses yeux rougis, qu'il clignait par intermittence lorsque la sensation était trop désagréable.

Descendant lentement, et par à-coups successifs, vers le fond de sa bouche, il approchait dangereusement de ses amygdales, en contractant à cette occasion la glotte pendue au dessus de l'estomac. Fredonnant une supplique étouffée par ses entraves buccales, il s'agita de plus en plus, jusqu'à ce qu'il soit emportés par les soubresauts vomitifs. Sous le poids de l'objet trop profondément ancré dans sa gorge, son oesophage tenta de régurgiter son poulet

curry. Alors une bouillie infâme, acide, surgit dans sa bouche, tandis que sa gorge se contractait en pulsations rythmiques involontaires. La gerbe liquide emplît sa cavité, baigna ses dents et noya sa langue. Ne pouvant s'extraire du corps à cause du scotch, le fluide rapidement en excès fit donc un détour soumis aux lois de la physique, explosant par les narines de Nao Feng qui affichait une grimace des plus douloureusement affligée.

L'homme en noir retira alors l'oblong objet des joues gonflées du pauvre bonhomme innocent, se retourna et sortit de la pièce. Pendant ce temps, Nao agonisait. Crachant par le nez l'obstruction de ses voies respiratoires, il avait la tête penchée, et son vomi coulait lentement par le petit trou libéré, quoiqu'il fut souvent ralenti par des grumeaux de pomme de terre.

Lorsque l'homme en noir revint, Nao avait recouvré ses esprit, et il remuait avec une toute nouvelle vergogne qui sentait la détresse.

L'homme jeta sur le lit le même rouleau de scotch qui avait servi à le bâillonner, emballé dans un grand sac transparent. Il tira la chaise et renversa le dossier sur le matelas, de telle sorte que Nao se retrouvait à quarante-cinq degrés de la verticale. Puis, il saisit le sac et fourra la tête de sa victime dedans. C'était un sac poubelle en plastique, d'au moins cinquante litres, ce qui lui laissa la place pour scotcher les bords sur le cou de Nao qui, terrorisé, sentait vraiment sa fin approcher et se matérialiser dans cette prison qui ne lui laissait que quelques minutes d'oxygène, à peine. Ensuite, l'homme tira un briquet de sa poche et s'attela à accélérer le processus, en provoquant sa respiration haletante : il s'assit à côté de la chaise, saisit dans sa main un des pieds de son prisonnier, et y approcha lentement la flamme orangée illuminant la pièce, après avoir joué avec la pierre en la faisant grincer sous la roulette.

Terrassé par la douleur, Nao se débattit tant qu'il le put, secouant sa carcasse, contractant chacun de ses membres aussi puissamment qu'une crampe musculaire volontairement infligée pour fuir le mal. Voulant gueuler à travers le scotch, il ne produisait qu'un faible son de gorge entartré par les restes de sauce aux condiments. Pendant ce temps, la plante de ses pieds calcinait peu à peu, noircissant, bullant, se déformant sous la langue de feu dans un supplice insupportable. Convulsionné, Nao Feng se trémoussait avec un sentiment horripilant de douleur injuste, de châtement funestement imparable, d'inéluctable macabre. Sa tête aurait dû être à des millions d'années lumières de tous ces petits plaisirs qu'il n'avait pas eu le loisir d'accumuler dans sa vie, et pourtant à présent, à deux doigts de la mort, il fit un rapide bilan alors que la buée oxydée sortait de ses poumons enfumés.

Oubliant un instant la voute plantaire de ses membres inférieurs, il se tourna vers la lumière et, en un dernier soupire, il s'éteint suivit, peu après, du briquet de l'homme en noir.

incomplet 4

Monsieur Finegan entama une journée ensoleillée avec un sourire sincère, éclatant de blancheur.

Sa tignasse blonde flottait légèrement au gré du vent du large de la zone côtière d'Oceany.

Au loin, un balai de mouettes tourbillonnait autour du phare

incomplet 5

J'ai envie de tuer quelqu'un.

Il faut absolument.

Pourquoi il n'y a personne ce soir ? Des rues désertes dans cette ville moisie habituellement grouillante.

Je traverse lentement les ruelles, d'un pas faussement détendu. Il fait froid, et je n'ai qu'un t-shirt sous ma veste. Malgré mon écharpe remontée jusqu'au nez et ma capuche couvrant mes oreilles, je sens le vent de l'hiver remonter le long de mon échine tandis que je lève le bras pour suçoter une bouffée sur le filtre orangé de ma Moris.

Un bruit de moteur au loin, grassouillet.

Surement de type utilitaire, me dis-je au son des suspensions craquantes impossibles à retrouver sur un monospace.

Suit probablement une berline, quelques centaines de mètres plus loin, et un scooter qui se fait dépasser.

Un but retranscrit dans la télévision d'un bar retentit, et traverse les portes vitrées du bâtiment, glorieuse acclamation de fans, de flashes en tous genre sur fond vert grany.

Je longe l'avenue en pente, avant d'effectuer un virage afin de me soustraire à la lumière des lampadaires.

Je suit le fil de ma lame, la main dans la poche, pendant que l'autre ouvre un paquet de chewing gum, fait glisser la dragée dans sa paume avant de l'envoyer disparaître dans ma bouche.

Je commence à mâchouiller et la douceur fraîche du parfum mentholé de la chlorophylle parcourt mon palais. Aller, je vais verdir de l'intestin. Puisque c'est bon à la santé, en avant la photosynthèse !

Il fallait qu'il meure.

C'était ce qu'une voix impénétrable du destin funeste avait sans doute prononcé silencieusement en ce début de soirée de fin d'année.

Lorsque j'étais monté dans le taxi, le conducteur m'avait gratifié d'un sourire avant de me questionner sur la destination à prendre. Il s'était alors embourbé dans les bouchons du centre ville, avant de se mettre à me déblatérer son avis sur l'actuel président

FIN

.